

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

De Yves Segers e.a, "In eenvoud en dienstbaarheid. 150 jaar Zusters van het Heilig Hart Maria van Berlaar, 1845-1995"

Wynants, Paul

Published in:
Revue d'Histoire Ecclesiastique

Publication date:
1996

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Wynants, P 1996, 'De Yves Segers e.a, "In eenvoud en dienstbaarheid. 150 jaar Zusters van het Heilig Hart Maria van Berlaar, 1845-1995"', *Revue d'Histoire Ecclesiastique*, VOL. 1996, Numéro XCI, p. 601-603.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

detailed that it obscures rather than clarifies the story that she is telling. Among the best pages in the book are the two chapters devoted to the American Civil War when she temporarily puts aside the correspondence between superiors to describe the heroic activities of the ordinary sisters on the battlefield and in the military hospitals. One would wish to learn more about the lives of these sisters before and after the war, and to know something of the families from whom they came, the kind of education and spiritual formation that they received, the conditions under which they had to live in their far-flung mission assignments, and the manner in which they adjusted a rule for domestic servants to meet the needs of the teaching and nursing apostolate.

Sister Mary of Bethlehem was one of the first four pious women to enter the community in France. She was forty-five years old and probably illiterate. Until her death in 1854 she spent eleven years in the United States taking care of the cows, pigs and chickens. « She would sooner have deprived herself of the necessities of life than allow one of those animals to suffer », said one of her fellow sisters. « She was constantly speaking affectionately to them ». By contrast, Father Charles Moreau, nephew of the founder, arrived in Washington, D.C., in the fall of 1862 to conduct a visitation of the sisters who were working in St. Aloysius Hospital, where they were trying desperately to care for the wounded soldiers who were pouring into the city after the battle of Antietam, the bloodiest single day of the Civil War. Moreau ordered the sisters to buy a watch and a clock so that they could observe meticulously the detailed list of religious exercises that he prescribed for them. They were told to edify those around them by their « modesty, silence and punctual accomplishment of their religious practices ». One suspects that Sister Mary of Bethlehem talking to her cows contributed far more to the « priceless spirit » than inspectors from headquarters like Father Moreau.

Thomas J. SHELLEY

YVES SEGERS, Carine DUJARDIN, Godfried KWANTEN, Patricia QUAGHEBEUR et Jan DE MAEYER. *In eenvoud en dienstbaarheid. 150 jaar Zusters van het Heilig Hart Maria van Berlaar, 1845-1995*. Berlaar-Leuven, Zusters v/h Heilig Hart van Maria, KADOC 1995. 32 × 25 cm, 287 p.

Corina DHAENE, avec la collaboration de Lieve DHAENE. *Sint-Jozef Kortenberg. Van « Maison de Santé » tot Universitair Centrum. 145 jaar zorg voor geesteszieken, 1850-1995*. Kortenberg-Leuven, Universitair Centrum St. Josef, KADOC 1995. 27,5 × 21 cm, 328 p.

Depuis plusieurs années, le Kadoc de Leuven réalise des monographies sur l'histoire de congrégations religieuses nées ou implantées en Flandre. Entrepris à la demande d'instituts ou d'établissements désireux de commémorer un anniversaire, ces travaux sont menés par des

historiens expérimentés, avec une compétence et un esprit critique de bon aloi : à ce titre, ils méritent assurément de retenir l'attention de la communauté scientifique. Le soin apporté à l'édition — un texte clair, une mise en page aérée, des tableaux et graphiques suggestifs, une illustration en tout point remarquable — rend la lecture de ces ouvrages fort agréable. Il est rare que la qualité scientifique et le souci de piquer la curiosité du public se marient aussi harmonieusement. Saluons l'entreprise comme elle mérite de l'être. A n'en pas douter, les matériaux réunis s'intégreront un jour dans une synthèse de l'histoire de la vie consacrée en Belgique. Avec les deux publications sous recension, le Kadoc apporte, en tout cas, de nouvelles pierres à l'édifice.

Les premiers pas de la communauté qui donnera naissance aux sœurs du Saint-Cœur de Marie de Berlaar sont modestes. Un petit groupe de filles dévotes enseignantes, comme il en naît beaucoup aux 17^e et 18^e s., se constitue à Gestel (Campine anversoise) en 1722. Il se fixe à Berlaar en 1738 et y végète pendant un siècle. Sous la férule du cardinal Sterckx, désireux d'encadrer les diverses formes d'apostolat religieux dans son archidiocèse, la communauté se structure et se « conventualise », non sans mal. Reconnue comme congrégation diocésaine en 1845, régie par la règle de S. Augustin depuis 1857, elle ne réunit que 33 sœurs, recrutées dans la paysannerie des environs immédiats et placées à la tête de trois établissements, dont deux petites succursales.

Le destin de l'institut, jusqu'alors très local, bascule à la suite de la guerre scolaire de 1879-1884, de la constitution progressive d'un « pilier » catholique et de l'élan missionnaire. Répondant à ces chocs exogènes, les sœurs de Berlaar — au nombre de 317 en 1920 — dirigent alors 53 établissements. Leur recrutement se concentre dans les milieux ruraux où elles s'activent : la Campine anversoise, le nord du Brabant et le sud du Limbourg. Leur apostolat — l'enseignement élémentaire, prolongé ultérieurement jusqu'au supérieur de type court, le soin des malades, des vieillards et des ophelins, les missions — ne présente guère de traits originaux. Les missions du Congo (1899), du Brésil (1907) et du Danemark (1911) sont lancées dans le sillage d'entreprises norbertines. Les rares initiatives un tant soit peu novatrices en matière d'enseignement agricole sont stimulées par le clergé et par le Boerenbond. Il n'empêche que la congrégation paraît très à l'aise dans des terres de chrétienté, où elle accompagne les mutations lentes que traverse le monde rural. L'expansion se poursuit jusqu'au début des années 1960. C'est alors que l'institut atteint son apogée avec 944 sœurs, 53 maisons en Belgique et 33 postes dans les missions. Il est vrai que l'apport en vocations du Brésil augmente significativement après la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'au Concile, c'est la continuité qui prévaut : sans jamais constituer une congrégation d'avant-garde, les sœurs de Berlaar s'intègrent à la stratégie défensive de l'Église de Belgique et aux formes traditionnelles du système missionnaire. Leur apostolat s'adapte, sans plus, aux évolutions de la société. Il est donc touché par les progrès de la technicité, de la professionnalisation et de la laïcisation des tâches, dès la fin des années 1950. S'il est réel, l'*aggiornamento* postconciliaire paraît assez

lent et quelquefois même relativement pénible. En 1995, l'institut ne compte plus que 478 sœurs, dont 91 de moins de 60 ans, et 54 maisons. A ce vieillissement progressif, il répond — avec un certain retard par rapport à d'autres congrégations du même type — en recentrant ses activités sur la pastorale paroissiale.

Rien d'extraordinaire dans ce parcours, si ce n'est peut-être l'importance du bond en avant réalisé à l'extrême fin du 19^e et au début du 20^e s., au terme d'une longue phase de consolidation. L'intérêt de cette publication réside surtout dans le lien systématique qu'elle établit entre, d'une part, la dynamique ecclésiale, l'élargissement des champs d'action permis par la « pilarisation » et, d'autre part, les possibilités de développement qu'en tire une congrégation assez peu inventive. Quitte à ramer à contre-courant d'une historiographie féministe axée sur quelques instituts pionniers, une telle étude rappelle que l'expansion des congrégations de vie active n'est pas uniquement l'œuvre de fondatrices d'une envergure exceptionnelle, ni le fait de religieuses d'élite, promptes à lire les « signes » des temps nouveaux. Elle résulte largement de la mobilisation de la communauté catholique dans son ensemble. Au sein de cette dernière, les sœurs sont quelquefois des phares, mais souvent aussi de simples rouages, quelle que soit leur efficence.

La monographie que C. Dhaene consacre à l'institut Saint-Joseph de Kortenberg a trait à un autre domaine de l'apostolat congréganiste : les soins psychiatriques. Au plan de la démarche scientifique, l'ouvrage est exemplaire. Période par période, l'A. rappelle l'évolution des conceptions et des méthodes thérapeutiques, à l'étranger comme en Belgique. Elle retrace la transformation du cadre juridique, ainsi que de la politique menée en la matière par les autorités publiques. Elle examine à la loupe les adaptations que connaît l'établissement, sur divers plans : organisation, gestion, infrastructures, financement, formation du personnel, répartition des tâches, types de patients reçus, rapport de ceux-ci avec les responsables qui en ont la charge, nature des diagnostics et des soins dispensés, pastorale, vie quotidienne... L'apport des religieuses au fonctionnement de l'institution et leurs relations avec les autres intervenants — notamment les médecins, les auxiliaires laïcs, les gestionnaires — sont également scrutés avec minutie. Fondée sur une documentation étendue, remarquablement informée, une telle publication permet d'appréhender, à travers l'étude d'un microcosme, l'essentiel des transformations qu'ont connues les soins psychiatriques en institution au cours des 150 dernières années.

Au départ, Saint-Joseph se profile comme une « maison de santé » destinée principalement à des dames aisées mais où la plupart des patientes sont colloquées. Organisé sur le modèle conventuel, l'institut est un lieu de vie fermé, où la place des religieuses l'emporte nettement sur celle des médecins. Les soins se limitent à une surveillance, doublée d'une assistance. Ils reposent sur des conceptions humanitaires à fondements religieux : littéralement rééduquées dans un cadre autoritaire, les malades sont censées intérioriser l'ordre auquel elles sont soumises, pour en revenir à des comportements socialement acceptables grâce au réta-

blissement de leur relation avec Dieu, pour un temps rompue. Le « traitement moral » qui leur est appliqué n'est ni médicalisé, ni étayé par des considérations scientifiques.

Cent quarante-cinq ans plus tard, l'établissement est un centre thérapeutique de pointe, lié à la Katholieke Universiteit de Leuven depuis 1964. Ouvert à une population diversifiée, y compris masculine (à partir de 1971), il propose une gamme de soins ambulants et résidentiels, adaptés aux besoins de chaque patient et dispensés par des équipes pluridisciplinaires. En vue de leur réintégration dans la société, les malades sont immergés dans des milieux de vie restreints et appelés à participer activement à leur propre rétablissement. Distincte de celle du couvent, la gestion de l'institution est confiée à des managers laïcs. Le personnel est constitué de professionnels de haut niveau, parmi lesquels les sœurs constituent une minorité de plus en plus restreinte. Il développe une approche scientifique de la maladie mentale. Par la collaboration qui s'est établie avec l'Université, Saint-Joseph s'est mué en lieu de stage, en centre d'enseignement et de recherche.

Les processus qui expliquent pareille mutation sont la sécularisation de la société et la médicalisation progressive des soins psychiatriques. Cette dernière est retracée à travers ses multiples étapes, notamment la percée des thérapies biologiques ou somatiques (extrême fin de l'entre-deux-guerres), l'avènement de la psychiatrie sociale (après 1945), le triomphe de la psychothérapie et de ses dérivés (après 1960). Il est frappant de constater que les ressorts de l'évolution sont, précisément, les flux que le fondateur de l'établissement entendait combattre, en 1850.

Au destin de l'institut Saint-Joseph est lié celui d'une congrégation de droit diocésain suivant, elle aussi, la règle de S. Augustin : les sœurs de la Miséricorde de Jésus, fondées à Bruges en 1842 par l'abbé Pierre-Jean Maes. L'A. décrypte l'évolution du réseau d'œuvres desservi par les religieuses, dont les effectifs culminent en 1911 (154 sœurs). Elle en éclaire les origines, le développement, la structure, la spiritualité, le recrutement, les transformations. Ces dernières paraissent assez lentes dans l'entre-deux-guerres, plus fondamentales depuis 1945. Elles n'empêchent pas la congrégation de vieillir : celle-ci se réduit en 1994 à 65 religieuses, avec une moyenne d'âge supérieure à 60 ans. Elle s'efforce de transmettre son héritage spirituel et son approche chrétienne du patient aux laïcs qui prennent le relais, dans des établissements devenus largement autonomes.

Paul WYNANTS

Il Monachesimo in Italia tra Vaticano I e Vaticano II. Atti del III Convegno di studi storici sull'Italia benedettina. Badia di Cava dei Tirreni (Salerno), 3-5 settembre 1992. A cura di Francesco G. B. TROLESE. (Italia benedettina. Studi e Documenti di storia monastica a cura del Centro storico benedettino italiano, 15). Cesena, Badia di Santa Maria del Monte, 1995. 24 × 17 cm, VIII-648 p.